***COURS UPA 19 MAI 2020, Jean-loup HERAUD***

***2ème PARTIE (sur 2)***

***LA MORT DE DIEU : DU NIHILISME A LA PUISSANCE RETROUVEE***

*«****Il est nécessaire de choquer****. J’ai déjà désappris toute précaution quant il y va de l’essentiel »*

*« Vivre de telle sorte que tu puisses revivre, voilà ta tâche. »*

**I.« La mort de Dieu », libération de l’homme ou nouvelle étape de son impuissance ? *page 3***

**II. Le nihilisme, les étapes d’une humanité dégénérée *page* 6**

-le nihilisme négatif

-Le nihilisme actif ou réactif

**III. Quelle sortie du nihilisme ? Du « dernier homme » à la « volonté de puissance » du « surhomme »  *page 8***

-le nihilisme passif et la figure du « denier homme »

-l’illusion de la finalité et la dé-divinisation de la nature *page 11*

-le « surhomme », une « volonté *vers* la puissance ? *page 12*

-La figure du Christ, une transition vers le « surhomme » ?

-Zarathoustra, incarnation de la « volonté de puissance »**?**

**-**L’*amor fati* et l’éternel retour *page 14*

**IV. Quelle actualité de Nietzsche ? *page 15***

***L’athéisme, puissance retrouvée ou nouvelle étape vers l’impuissance de l’homme* ?**

Telle est la question qui va nous guider à propos de la « mort de Dieu » annoncé par Nietzsche en 4 étapes volontairement inégales :

* « Dieu est mort » dans le *Le Gai savoir* : contre une interprétation athéiste
* Les différentes étapes et formes de nihilisme
* Le détournement de la figure de Jésus au profit du Christianisme.
* Vers un humanisme de la volonté de puissance

On retrouve chez Nietzsche un certain nombre de thématiques communes avec celles de Spinoza : la déviance des religions en superstition, la falsification par les religions du message de la Bible, l’homme réduit à l’impuissance (croire en Dieu, ce n’est plus croire en soi),la croyance dans l’existence de deux mondes (un monde idéal supra-sensible), la dévalorisation du monde terrestre, l’illusion finaliste etc..

De façon plus conceptuelle, on peut mettre en regard le déclinisme annoncé par le nihilisme de Nietzsche avec le règne des passions tristes chez Spinoza, nihilisme chez Nietzsche et passions tristes chez Spinoza sont deux formes d’impuissance de l’homme, le détournement de la figure de Jésus au profit du Christianisme dénoncé par nos deux auteurs, la puissance d’agir et de pensée chez Spinoza avec l’instauration d’un humanisme de la volonté de puissance chez Nietzsche. etc.

Pour une biographie, le mieux est de lire son autobiographie grinçante et sarcastique,***Ecce Homo,*** *Voici l’homme[[1]](#footnote-1)* qu’il a écrit en 1888, 2 ans avant sa mort, lecture accessible à tous, faite de petits paragraphes que l’on peut prendre à part, biographie dans laquelle il fait également une revue rétrospective, de toutes ses grandes œuvres. Rappelons que « Ecce Homo » est la parole prêtée à Ponce Pilate dans l’Evangile selon Saint Jean devant la foule, à l’adresse de Jésus de Nazareth après la flagellation. On notera la fascination mais aussi la proximité au fond de Nietzsche avec la religion, le Christ étant d’une certaine manière le premier surhomme à avoir embrassé *l’amor fati*, l’amour du destin, subissant la violence, la force consistant à accepter avec joie sans vouloir y répondre par la violence. Démontons dés à présent un contresens sur la notion de « volonté de puissance », qui n’est en aucun cas le pouvoir sur les choses, le monde ou la nature ou sur quelqu’un.

Il n’est que de regarder la table des matières pour comprendre le personnage : « pourquoi je suis si sage », « Pourquoi j’écris de si bons livres » et « Pourquoi je suis une fatalité » dont le début est le suivant !!!

 « Je ne suis pas un homme je suis de la dynamite. Et, avec cela, il n’y a en moi rien d’un fondateur de religion. Les religions sont affaire de populace. J’ai besoin de me laver les mains, après avoir été en contact avec des hommes religieux… je ne *veux* pas de « croyants », je crois que je suis trop méchant pour cela, je ne crois même pas en moi-même. Je ne parle jamais aux masses… j’ai une peur épouvantable que l’on veuille un jour me *canoniser.* Je ne veux pas être pris pour un saint, il me plairait davantage d’être pris pour un pantin ; il n’y a rien de plus menteur qu’un saint -malgré cela la vérité parle par ma bouche… Mais ma vérité est *épouvantable*, car jusqu’à présent c’est *le mensonge* qui a été appelé vérité. » p. 154 de mon édition

1848 : naissance d’un père pasteur.

1864 : apprend la musique, études théologiques qu’il abandonne l’année après

1869 : rencontre décisive avec Wagner

1870 : après avoir abandonné un poste de professeure à Bâle, il s’enrôle comme infirmier dans l’armée prussienne

1871 : maladie et lente dégradation physique. Il découvre l’Italie

1872-1878 : œuvres multiples et rupture avec Wagner

1882 : rencontre avec Paul Rée et Lou von Salomé

1885 : la sœur de Nietzsche épouse un antisémite notoire. Elle contribuera à falsifier l’œuvre de son frère.

1888 : année d’effervescence : *L’Antechrist, Le Crépuscule des Idoles, Ecce Homo, La Volonté de puissance*

1889 : il se jette en pleurs au cou d’un cheval à Turin, il signe « Dionysos » ou « Le Crucifié ». Il meurt l’année suivante. Sa sœur offre la canne de son frère à Hitler.

**1. « LA MORT DE DIEU », LIBERATION DE L’HOMME, OU NOUVELLE ETAPE VERS SON IMPUISSANCE ?**

Ci-dessous ce magnifique texte, le plus connu de notre auteur, un des plus beaux de ce que l’on peut appeler la « littérature philosophique ». La lecture de Nietzsche est inverse de celle qu’exige Spinoza : sans vocabulaire technique, la lecture littérale est accessible à tous. Il mêle plusieurs genres d’écriture, procède par aphorismes, instantanés fulgurants, retournements multiples, il nous perd aussi, son écriture est romantique, non conceptuelle, poétique, torturée. que Nietzsche était philologue de formation et qu’il maitrise parfaitement les effets de tous ordres du langage. Mais cela ne veut pas dire que sa pensée soit facilement accessible, au contraire[[2]](#footnote-2)

 « **Dieu est mort** » dans *Le Gai savoir*

**Le Dément**: N’avez-vous pas entendu parler de cet homme fou qui, en plein jour, allumait une lanterne et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » - Comme il se trouvait là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu son cri provoqua une grande hilarité. A-t-il donc été perdu [Dieu]? disait l’un. S’est-il égaré comme un enfant ? demandait l’autre. Ou bien s’est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S’est-il embarqué ? A-t-il émigré - Ainsi criaient et riaient-ils pèle-même. Le fou sauta au milieu d’eux et les transperça de son regard « Où est allé Dieu ? s’écria t’il, je veux vous le dire ! nous l’avons tué- vous et moi ! Nous tous, nous sommes ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l’éponge pour effacer l’horizon ? Qu’avons-nous fait lorsque nous avons détaché cette terre de la chaîne de son soleil ? Où la conduisent maintenant ses mouvements ? Où la conduisent ses mouvements ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés ? Y’a-t-il encore un haut et un en-bas ? N’errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne voyez-vous pas sans cesse la nuit, plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes avant midi ? N’entendez-vous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu. Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? – Les dieux eux aussi, se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Comment nous consolerons, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu’à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau -qui effacera de nous ce sang ? Avec quelle eau pourrons-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d’inventer ? La grandeur de cet acte n’est-il pas trop grand pour nous ? On se l’est caché Ne sommes-nous pas forcés de devenir des dieux pour du moins paraître dignes des dieux ? Il n’y eut jamais action plus grandiose, et ceux qui pourront naître après appartiendrons, à cause de cette action, à une histoire plus haute que ne fut jamais toute histoire. »

Ici, l’insensé se tut et regarda de nouveau ses auditeurs : eux aussi se turent et le dévisagèrent avec étonnement. Enfin, il jeta à terre sa lanterne, en sorte qu’elle se brisa en morceaux et s’éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, mon temps n’est pas encore accompli. Cet événement énorme est encore en route, il marche – et n’est pas encore parvenu à l’oreille des hommes. Il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, même lorsqu’elles sont accomplies pour être vues et entendues. Cet acte là est encore plus loin d’eux que l’astre le plus éloigné -et pourtant c’est eux qui l’ont accompli ! ». On raconte encore que ce fou aurait pénétré le même jour dans différentes églises et y aurait entonné son *Requiem aeternam deo.* Expulsé et interrogé, il n’aurait cessé de répondre la même chose : « A quoi servent ces églises, si elles ne sont pas les tombes et les monuments de Dieu » *Le Gai Savoir*, 1882, 3ème partie, 123

Nietzche prend à contre-pied dans ce texte très théâtral, mis en scène au milieu du livre cité, très travaillé sur la forme comme au fond, une idée convenue selon laquelle l’athéisme a définitivement consacré la mort de Dieu : pensant avoir prouvé que Dieu n’existe pas, l’athéisme croit avoir libéré la pensée de l’homme de cette superstition, et par conséquent de l’impuissance où elle le maintenait. Faux, contre-sens !! Nietzsche veut produire d’abord un effet de saisissement et de stupeur chez son lecteur, un peu comme moi j’ai été frappé comme par un coup de point par l’exposition récente de Pignon Ernest-Pignon *Ecce Homo*. Non, l’athéisme consacre une nouvelle phase de l’impuissance de l’homme, non plus envers Dieu, mais envers l’homme lui-même.

On fera un commentaire partiel de ce texte sur les points suivants :

- D’abord le contexte : Nietzsche n’était pas le seul à avoir envisagé le déclin de l’idée de Dieu. Dieu est mourant en Europe, dit Heine dans son *histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne* (en français, pour les français en 1834), parlant de la généralisation de l’athéisme en Europe, au moins dans se pratique, même s’il reste des manifestations de foi conventionnelle Ce scepticisme provient aussi de la critique scientifique, de la pensée des lumières. Hegel, après Kant avaient mis en évidence que Dieu était un Dieu de la Raison plus que de la foi religieuse, Spinoza comme nous l’avons vu, a fait la démonstration d’un Dieu rationnel libéré de la foi religieuse, et proche d’un athéisme dont il a été accusé[[3]](#footnote-3).Marx Stirner dans *l’Unique et sa propriété* disait : « L’homme a tué Dieu que pour devenir maintenant le seul dieu dans le plus haut des cieux. », ce que Nietzsche reprendra à son propre compte. Mais ce ne sont pas les coups de butoir de de la doctrine athéiste qui sont seuls responsables de ce déclin. Ce sont aussi l’épuisement pour Nietzsche de valeurs, soubassement de nos manières de vivre et de pensée, qui sont soumises au temps : ni immuables, ni éternelles, comme on le croit, les systèmes de valeurs peuvent disparaître, ou bien subir une mutation, comme c’est la loi des espèces vivantes.

-La figure du Dément promenant sa lanterne en plein jour dans le marché, n’est pas sans rappeler le Diogène antique à la recherche de « l’homme », de l’homme véritable. Il est question ici de Dieu « Je cherche Dieu ! » Mais chercher Dieu au maximum de l’intensité du soleil ? Absurde ? Non, c’est une métaphore : le Dément s’adresse à ceux qui sont dans l’obscurité, et qu’il veut éclairer : jour et nuit sont inversés. Il s’attire les sarcasmes de ceux qui ne veulent pas voir, particulièrement de « ceux ne croyaient pas en Dieu », les athées qui se prétendant libérés de la superstition populaire. Mais les athées, comme les autres pour qui la croyance en Dieu s’est affaiblie, sont eux aussi dans la nuit, « aveugles », ne voulant pas de lumière. A travers la figure du dément, Nietzsche signifie le paradoxe pour nous, héritiers des Lumières et nourris de la culture anti-religieuse du 18ème siècle (Meslier, La Mettrie, d’Holbach etc..), selon lequel l’athéisme nous apparait une véritable libération alors qu’ell fausse délivrance L’athéisme nous plonge un peu plus dans l’obscurité, donc dans une nouvelle forme d’impuissance.

-Mais le message que vient apporter le Dément n’est pas celui-là : Dieu n’est pas mort de sa propre mort, de son propre essoufflement -Dieu est une idée qui a vécue : -ou encore de sa propre inexistence comme le pensent les athées. Non : « ce sont nous les hommes qui l’on tué ! Nous sommes des assassins ! ». Les hommes épouvantés par leur acte, dépassés par ce qu’ils ont fait, préfèrent ne pas savoir. Ne pas savoir quoi ? L’acte assassin qu’ils ont accompli est sacrilège, qui débouche sur un carnage des valeurs, un néant de valeurs : « ce que le monde avait de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang. ». La mort de Dieu, c’est la mort de toutes de toutes les valeurs qui lui sont associées, base de notre civilisation ancestrale depuis les Grecs. Un effondrement, l’inverse d’une renaissance, de l’ad-venir d’un nouveau monde.

-Le Dément qui pose le diagnostic du présent se fait aussi le prophète de l’avenir, mais n’est pas entendu, les hommes ne voulant pas savoir ce qu’ils ont fait, préférant se réfugier dans l’ignorance ou dans le déni : « J’arrive trop tôt, dit-il ensuite, mon temps n’est pas encore venu ». C’est un thème lancinant pour Nietzsche de dire qu’il est né trop tôt dans ce monde pour être compris. Ce paragraphe nous laisse sur cette énigme. Une telle révolution, qui est le renversement d’un ordre séculaire, voire millénaire, ouvre également un devenir lointain aux effets incertains.

Il ne faut donc pas réduire ce texte à sa dimension antireligieuse. Ce n’est pas de la mort du Dieu des religions dont il est question, Le texte n’est pas non plus une contribution de plus à l’athéisme. L’athéisme n’intéresse d’ailleurs pas Nietzsche pour lui c’était une évidence comme il le dit dans *Ecce Homo*, ce n’est plus un problème d’actualité. Au-delà de sa **dénomination religieuse, la notion Dieu désigne tout le pan de valeurs fondamentales qui lui** étaient attachées et qui se délitent dans la période contemporaine

Alors, y’a-t-il de la collapsologie chez Nietzsche? Il faut aller ailleurs dans le livre ou dans d’autres texte pour avoir la réponse. Nietzsche verra cette mort de Dieu et comme l’expression d’un déclin de nos valeurs jugées supérieures sur lesquelles reposent le culture et l’existence humaine. Il appelle ce déclinisme, nihilism

**II.LENIHILISME CHEZ NIETZSCHE : LES ETAPES VERS UN HUMANISME DEGENERE**

**On a dit qu’il y avait une analogie entre la généalogie du nihilisme de Nietzsche, avec celle de la superstition chez Spinoza : la** perte de puissance, les degrés successifs de l’impuissance, marquent autant d’étapes vers ce qu’on pourrait appeler un **anti-humanisme,** c’est-à- dire une négation de la puissance de l’homme, une dégénérescence.

Le nihilisme est à la fois une tendance générale, à savoir la dévalorisation/la négation/la dépréciation des valeurs de la vie, et un mouvement historique, à savoir l’inscription de cette tendance s’inscrit dans un temps long : commencé dans l’antiquité grecque, il inclut l’époque moderne du 19ème siècle, et se poursuit très largement sur les siècles suivants, dont notre 21ème siècle ! Nietzsche en distingue trois étapes : a/celle qui remonte au monde platonicien des « valeurs supérieures » à la vie et au monde religieux du Dieu judéo-chrétien -dont les traces affaiblies survivent aujourd’hui encore- ; b/ la période de la « mort de Dieu », décrite dans le texte de Nietzsche ; c/ le monde profane sans régulation d’aujourd’hui : après la mort de Dieu, le retour de l’homme vers lui-même menace se retourner en mort de l’homme, pourrait-on dire.

Deleuze similairement dans ses études classiques sur Nietzsche distingue à travers trois époques du nihilisme, trois formes du nihilisme, autant d’étapes d’un anti-humanisme, c’est-à-dire de la dévalorisation des valeurs créatrices de la vie[[4]](#footnote-4). Réactif par nature, le nihilisme s’élève contre, il dit non. Il se différencie entre : a/**nihilisme négatif** qui voit avec le triomphe de valeurs supérieures la vie s’anéantir elle-même dans le platonisme antique ; b/ **nihilisme actif** qui s’éleve contre ces valeurs supérieures pour les détruire, moment de la mort de Dieu c/**nihilisme passif**, caractérisant notre époque contemporaine, celle de l’homme européen, qui consacre l’effacement des valeurs, et de façon concomitante l’effacement de l’homme lui-même.

**I. Le nihilisme négatif** **en premier lieu** qui comporte deux étapes de civilisation, l’instauration du platonisme ascétique, l’émergence de la religion chrétienne.

Nietzsche fait remonter l’origine des valeurs sur lesquelles reposent le monde occidental à l’antiquité grecque avec la philosophie platonicienne : avec celle-ci se sont installées les valeurs que nous jugeons encore de nos jours sacrées et incontestables, objet d’un respect absolu, celles de la Vérité, du Bien et du Beau. Mais celles-ci se situent dans un monde idéal, hors de portée du monde sensible dans lequel nous vivons une existence désordonnée, sujette à l’erreur et aux errements. Il semble en effet aller de soi en effet dans nos sociétés la connaissance soit animée par la recherche de la vérité, mais on pourrait concevoir au contraire une société pour laquelle ce soit au contraire l’erreur qui soit valorisée. Dans l’âge de la culture tragique des grecs les valeurs étaient tout autre, s’opère un renversement de valeurs entre l’époque tragique et celle de Platon : à une promotion des valeurs de la vie succède la négation des valeurs de la vie. Platon a inventé un **monde de valeurs supra-sensible**, siège de valeurs intouchables que notre monde sceptique semble remettre en question aujourd’hui. Ce monde supra-sensible rejetait la valeur de la connaissance sensible, au motif qu’elle était appuyée sur **le corps**, source de passions, d’affects qui trompent et corrompent la raison, partie la plus noble de l’homme. Vaincre le monde parce qu’il est mauvais pour nous, c’est le dénigrer, placer des valeurs au-dessus de l’existence et du monde de l’ici-bas, c’est par suite dénigrer le corps et les passions : cad tout ce qui a été dénigré et au plus point par le christianisme. On reconnait là encore là encore le règne des passions tristes de Spinoza. On se souvient que Spinoza avait dénoncé dans la religion l’influence maléfique du corps, source de désirs mauvais et par conséquent de péché (Adam et Eve) faille de notre nature spirituelle : il avait revalorisé au contraire le corps en le mettant sur le même plan que la pensée sans la soumettre à sa loi.

Vient dans la logique du platonisme selon Nietzsche l’émergence de la religion chrétienne qui va radicaliser et schématiser la dévalorisation des valeurs de la vie au profit d’une morale inquisitrice et du renonciation. Le christianisme par exemple, a inventé à la place du monde des idées un monde divin, au-dela du monde terrestre, il a installé en place du **ressentiment,**  force réactive qui s’exerce contre toutes les forces vitales et qui me font du mal ( c’est ta faute ..), la **mauvaise conscience,** moment de l’intériorisation de la faute, de la culpabilité, et (« je suis coupable, c’est ma faute ») et de recherche de la rédemption Voir à ce sujet la préface *Par delà le bien et le mal* : le christianisme, c’est du platonisme pour le peuple alors que le platonisme philosophique est une pensée élaborée élitiste pour philosophe (chez Platon, mais aussi chez Spinoza, il faut en effet 50 années d’exercices philosophiques pour commencer à être philosophe !). On reviendra ci-après sur l’émergence de la religion chrétienne et sur sa signification selon Nietzsche tel qu’il en fait l’analyse dans L’*Ante-Christ* (la religion chrétienne rejetant ce que représentait de positif la figure du Christ). La conscience chrétienne fait la synthèse de ces deux principes de vie négatifs : le ressentiment (la haine à l’égard de la vie sensible) la mauvaise conscience (la haine de soi).

Ce premier grand stade du nihilisme est négatif, au sens où l’on nie et déprécie la vie au profit de la fiction de valeurs qui se disent « supérieures » à la vie, mais qui promeuvent à l’inverse une vie faible, mutilée, maladive. La volonté de puissance se retourne contre elle-même comme volonté de nier, les maitres se retrouvent esclaves des faibles qui prennent le pouvoir (les prêtres, et tous les faux humanistes pour qui le sens de la vie est hors de l’homme, etc…)

**II**. **La seconde grande étape**, décrite par le texte de N. est celle du **nihilisme actif ou réactif,** Nous vivons plus largement la disparition des valeurs dites supérieures, supérieures à l’homme ; avec la mort de Dieu, le monde est devenu vide de tout horizon de valeurs hors de l’homme. L’homme en est réduit à devenir norme des valeurs, mais à la mesure d’un homme diminué. Notre humanisme d’aujourd’hui ?

Il y a plusieurs manières de décrire cette étape de la mort de Dieu : la destruction des valeurs de la religion par l’athéisme, mais Nietzsche considère qu’elle manque son but. Il considère plutôt que la religion est cause de sa propre destruction : c’est ainsi que la religion s’est mise en devoir de promouvoir **la pitié** envers l’homme, Dieu déplorant la faiblesse et alimentant la souffrance de l’homme. Dés lors, l’amour de Dieu pour l’homme n’est plus l’amour de la vie, mais l’amour des faibles, des pauvres, des petits, des impuissants, qui pénètre dans le discours et la pratique religieuse « La pitié, c’est la pratique du nihilisme. ». Dieu finit pa s’étouffer de pitié, et s’affaiblir elle-même par amour de la faiblesse. Effet dernier de cette pitié : l’homme devenu méfiant et distant d’avec la religion finit par se révolter contre le regard intrusif et inquisiteur de Dieu dans sa conscience, devenu insupportable :

« Sa pitié ne connaissait pas de pudeur ; il s’insinuait dans mes replis les plus immondes. Il fallait que mourut ce curieux entre tous les curieux, cet indiscret, ce miséricordieux, . Il m’a sans cesse vu, moi ; je voulais me venger d’un tel témoin, ou cesser de vivre moi-même. Le Dieu qui voyait tout, même l’homme : ce Dieu devait mourir ! L’homme ne supporte pas qu’un tel témoin vive » Ainsi parlait Zarathoustra, IV « Le plus hideux des hommes » : version du « meurtrier de Dieu ».

On reconnait dans ce texte l’emprunt qu’en a fait M. Foucault dans son analyse du Panoptique, ou l’impossibilité de se prémunir du regard du surveillant non pas omnipotent, mais omniprésent.

On pourrait concevoir que ce meurtre de Dieu soit une délivrance à l’égard du pouvoir dans lequel il me tenait. Rien de tel, le meurtrier de Dieu est « le plus hideux des hommes », le ressentiment devient ici de vengeance, qui devient anéantissement, : tuer Dieu c’est instaurer le vide, l’absence de valeurs, il n’y a plus de valeurs du tout, ce que signera ensuite la fatigue de l’homme arrivée à un nouveau degré d’épuisement.

Mais il y a un envers à cette destruction : l’homme découvre que la vie s’est contredite à travers ces valeurs. La mort de Dieu a révélé que le christianisme meurt de sa propre contradiction interne : l’impossibilité d’éliminer les valeurs de la vie sensible qui lui reviennent en pleine figure, la pureté engendrant la perversité (cf les viols et la pédophilie dans l’Eglise). Le platonisme comme le christianisme étaient une critique systématique des régulations de la vie sensible, source d’erreur et d’immoralité, avec la valorisation d’entités purement spirituelles qui, aux yeux de Nietzsche n’existent pas, sont pures illusions. Le vide de valeurs, c’est la fin en la confiance et en la croyance à des valeurs.

Les étapes du nihilisme peuvent s’entendre à la manière des passions tristes de Spinoza, car elles sont autant de formes de contagion du pessimisme : « Le pessimisme, soit dit en passant, aussi contagieux soit-il, n’augmente pourtant pas le caractère morbide d’une époque, d’une génération, il en est l’expression. » *Crépuscule des idoles.*

Mais sommes-nous arrivés au terme du nihilisme, à la suite de la destruction de Dieu ? Sortir du nihilisme, reconquérir la puissance perdue, ou au contraire persister sur la pente descendante du nihilisme ?

**III.** **QUELLE SORTIE DU NIHILISME ? DU « DERNIER HOMME » A LA VOLONTE DE PUISSANCE DU « SURHOMME »**

Comment alors envisager la sortie du nihilisme ? Nous sommes à la croisée des chemins qui nous oriente dans deux directions opposées : soit vers une nouvelle phase du nihilisme conduisant au pessimisme, à l’auto-anéantissement de l’homme, soit vers le début d’une nouvelle gaité d’esprit, vers un nouvel horizon positif, celui d’un monde nouveau fondé sur des valeurs nouvelles, sur la puissance retrouvée de l’homme. Adviendra soit la figure nihiliste du « **dernier homme »,** consacrant l’impuissance, l’incapacité de l’homme à surmonter ce deuil, et sa culpabilité, déclinant dans une nouvelle étape de régression, soit dans le second cas, triomphera la figure du « **surhomme** », celle de Zarathoustra : celle-ci qui exige de se mettre en danger, d’avoir le courage de marcher sur le cadavre de Dieu pour reconstruire une culture plus élevée, favorable à la vie, c’est-à-dire à notre augmentation de puissance.

**III.1 : Le nihilisme passif et la figure du « dernier homme »**

 Mais le message de Nietzsche est clair : nous ne sommes pas sortis du nihilisme, qui poursuit sa pente déclinante. « Le dernier des hommes », voilà le descendant du meurtrier de Dieu, la nouvelle étape du nihilisme contagieux. Celui-ci se dessine, on l’a vu en trois étapes :,de l’instauration du monde des valeurs supérieures, au meurtrier de Dieu « le plus hideux des hommes », on arrive dans un troisième temps au « dernier des hommes ».

Quelle est cette dernière étape ? Quel est ce monde d’après la mort de Dieu ? Faut-il y voir une sa disparition définitive ? Revenons pour cela notre texte initial sur « la mort de Dieu ». On l’a dit, les athées ne peuvent prendre la mesure de leur acte. Dans la Bible, le Christ en Croix ressuscite après sa mise à mort, mais les athées n’acceptent en aucun cas que Dieu survive après la mort qu’ils lui ont infligé. . Or c’est bien ce qui se passe, contre leur volonté. Si le message du Dément arrive trop tôt, c’est que l’époque est encore au deuil de la mort de Dien : l’ombre de Dieu plane encore sur notre monde, comme en témoigne le fait que les églises sont comme autant de tombeaux de Dieu, dit Nietzche. à la fin de ce texte*.* Dieu n’en finit pas de mourir. Peut-être au fond ne voulons nous pas qu’il périsse définitivement ? C’est le cas d’athées tels que Comte Sponville, Luc Ferry[[5]](#footnote-5) ….

Mais pourquoi Dieu n’est finit pas de mourir ? Nietzsche nous met en garde : nous ne sommes pas sortis du nihilisme qui a commencé au 19ème siècle, nous en subirons encore les conséquences, 2 siècles après !!! Encore aujourd’hui par conséquent !! Ecoutons son sens de la prémonition :

 « Ce que je raconte, c’est l’histoire des deux prochains siècles, je décris ce qui viendra ce qui ne peut manquer de venir, l’avènement du nihilisme. Cette histoire peut être maintenant contée, car la nécessité elle-même est à l’œuvre. Cet avenir parle déjà par cent signes, ce destin s’annonce de partout toutes les oreilles sont déjà tendues vers cette musique future Toute notre civilisation européenne se meut depuis longtemps dans une attente torturante qui croit de lustre en lustre et qui mène à la catastrophe inquiète, violente, précipitée **elle est un fleuve qui veut arriver à son terme elle ne réfléchit plus elle redoute de réfléchir**. » Nous soulignons

Texte étonnant de lucidité !! Est-il un prophète de la collapsologie, celle d’une catastrophe et d’une décadence annoncés ? Une conséquence de la mort de Dieu est d’abord celle du désespoir qui, par suite de l’absence de tout repère ou norme possible. Ne plus croire en rien peut se traduire de façon violente par une volonté de destruction généralisée à l’égard des interdits. 1/Telle est cette première forme de destruction. Pour Nietzsche, les valeurs anciennes procédaient par prohibition et obligations : tu fais ceci et tu ne fais pas cela. Si ces valeurs sont abattues, alors tout est permis : ne pas tuer, ne pas écraser le faible, l’innocent, tout cela n’a plus de valeur. Si rien n’est interdit, tout est possible. Historiquement l’histoire politique du 20éme siècle, mais aussi du 21ème siècle (les génocides, etc..) correspond à cette description du nihilisme : l’effondrement des valeurs anciennes, leur délitement ont ouvert un espace de dérégulation généralisée, qui ont permis les atrocités de la seconde guerre mondiale. Le fanatisme religieux, c’est à l’inverse, devant l’effondrement des valeurs et des interdits (tout est possible), raviver la croyance superstitieuse que Dieu n’est pas mort, sauver Dieu de sa propre mort : et pour cela, doivent périr ceux qui croient avoir voulu faire périr Dieu. Si cette perte de valeur est vécue négativement sans comprendre qu’il créer d’autres valeurs, la réalité se voit supprimées dans les pires atrocités. Car les valeurs formatent une culture pour des siècles et des siècles.

2/Une deuxième étape de ce processus de destruction vient de l’homme lui-même : c’est lui-même qui se détruit. C’est le cas aujourd’hui où en situation de pandémie, l’homme se contamine lui-même et propage sa propre destruction, son auto-anéantissement. Elle peut se concevoir plus largement dans un contexte écologique comme autodestruction physique de l’homme (Bernard Latour signale aujourd’hui notre puissance de détruire le monde « Dans quel monde allons-nous atterrir ? » mais il n’est pas le seul sur le risque de destruction planétaire). Ceux qui refusent une telle issue adressent aujourd’hui les mêmes railleries que celles adressées au dément sur la place du marché. Pour Nietzche, si l’humanité ne s’est pas suicidée devant tant d’absurdité[[6]](#footnote-6), c’est que persiste encore le pessimisme tragique de Dionysos ou Apollon, avant que les grecs n’inventent la sagesse.

3/ Mais, et ce point est central, il y a une autre forme de destruction bien plus perverse qui correspond plus à la situation de l‘Europe au temps de Nietzsche et à notre situation aujourd’hui. Quand Zarathoustra descend de sa montagne, il se trouve face à une collectivité qui menace de généraliser la figure du « dernier homme », un type d’homme amoindri ou dégénéré, une espèce de petite chose avec de petites vertus, de petits bonheurs, de petites souffrances, » tout en petit » dit Nietzsche. Avec une espèce de rabougrissement général des valeurs constitutives de la civilisation, prônant sécurité, confort, bonheur, et égalité : nous sommes tous pareils, nous n’avons rien à craindre les uns des autres et nous sommes heureux ! Tout se vaut tout a la même valeur ! a/Le bonheur est essentiellement individuel, il ne peut être une valeur collective ; science et technologie, nouvelles divinités providentielles, sont mises au service d’une pulsion expropriatrice ; b/l’égalité nie, écrase les différences d’individus, de communautés de culture, elle écrase la multiplicité et la hiérarchie c/la sécurité élimine le courage et le risquer sa vie au sens propre et figuré (artistes, philosophes, conquérants). Alors que dans le risque, il y a une gratuité, un non attachement à leur personne individuelle, un détachement de ceux qui sont portés par de grands buts idéaux (« qu’importe le moi ! répète Nietzsche, qu’importe-le-nous ? »). L’individualisme contemporain, paradoxalement grégaire, recherchant une égalité universelle et collective : égalisant tout le monde, elle écrase toute possibilité d’épanouissement de l’exception de la chose rare, de l’événement, de la nouveauté.

Nietzsche antidémocratique ? Ce qu’analyse Nietzsche est au-delà des régimes politiques : dans les régimes totalitaires tout le monde est égal, mais au sens d’une égalité d’esclaves, dans les régimes démocratiques qui doivent viser une égalité aristocratique, faut-il privilégier les 1ers de cordées ? Le parfait souverain providentiel n’est pas loin..

L’homme réactif finit par prendre la place de Dieu. Au Dieu-homme anthropomorphique des religions, succède l’homme-Dieu. Pour exemple le livre de Luc Ferry, ou Comte-Sponville pour qui l’athéisme conserve les valeurs chrétiennes les universalisant !

**III. 2 L’illusion de la finalité et la dédivinisation de la nature**

Homologie encore avec la critique spinoziste de la finalité :

« C’est *nous* qui avons inventé la notion de « fin » ; dans la réalité, la fin *fait défaut*. On est nécessaire, on fait partie d’un tout, on est dans ce tout -il n’y a rien qui puisse juger, peser, comparer notre être, car cela voudrait dire juger, peser, comparer, condamner le tout… *Mais hors du tout, il n’y a rien. » Crépuscule des idoles,*

La finalité, c’est nier que la réalité puisse se suffire, c’est nous qui voulons faire obéir la réalité à un but qui lui procure une valeur et une justification. Dé-finaliser la nature, c’est l’accepter dans son être, et non la comprendre à la mesure de notre être. Il ajoute que l’homme est à l’échelle de la vie terrestre :

« .. un instant, un accident, une exception sans suite, quelque chose qui, pour le caractère général de la terre reste sans conséquence ; la terre même, comme tous les astres, un événement sans plan, raison, volonté, conscience de soi, la pire sorte de nécessité, la *stupide* nécessité…Contre cette considération, quelque chose se révolte en nous : le serpent de la vanité nous suggère que tout cela doit être faux, *car* cela révolte » *Fragments posthumes*, XIV, 16 (25)

Deux constats inconciliables, manifestant que la nature n’est pas faite pour l’homme, ni l’homme le centre de l’univers : d’un côté, l’homme, émergence contingente de la nature, d’un autre côté, la nature, agissant de façon nécessaire, aveugle, inconsciente, « idiote », sans considération de ses effets sur l’homme. Ni ethnocentrisme, ni anthropocène ? [[7]](#footnote-7)

 Le nihilisme passif et pessimiste du « dernier homme » est fondé sur une conception du monde que nous a légué l’héritage religieux (§ 109 en prolongement du texte d’ouverture 125) selon un principe finaliste qui nous fait représenter du monde comme un organisme vivant. C’est ce préjugé qu’il faut déraciner, qui consistait à diviniser la nature :

« Gardons-nous » de la tentation par exemple de tenir le monde comme un être vivant, vers où s’étendrait-il, comment pourrait-il croitre et augmenter… cela me suscite le dégout que le tout est une machine qui n’est pas construite pour atteindre un but, contre tout finalisme interne ou même cohérence interne dans le mouvement du monde et des étoiles, l’ordre astral est l’exception … Cela a rendu possible l’exception des exceptions, la formation de l’organique. Le caractère général du monde est chaos, au sens de l’absence de nécessite, mais [absence] d’ordre, d’articulation…et de tout anthropomorphisme esthétique quel que soit le nom qu’on leur donne. »

Après « la mort de Dieu », c’est la manière dont nous appréhendons le monde, qui suscite le dégout (Nietzche utilise souvent des métaphores physiologiques bien plus parlantes que le langage conceptuel). Ces manières d’interpréter le monde sont « les ombres de Dieu, quand cesseront-elle de nous assombrir, quand pourrons-nousdéfinitivement **dédiviniser la nature ?** » Nietzsche va rejeter les interprétations en cours en philosophie concernant la conception du monde : le monde comme être vivant, qui croit, se renouvelle, espèce d’organicisme cosmique, mais aussi machine au sens du mécanisme scientifique. Le monde n’est pas organisé par des lois répondant à un but, il n’a pas d’ordre… même pas de hasard, car il faudrait supposer un ordre pour percevoir du hasard ! Tontes ces interprétations finalistes du monde sont des manières de diviniser la nature, il faut donc dédiviniser la nature, lui enlever tt présupposé de finalité, si nous n’avons affaire qu’à du chaos. Le monde est du chaos de tout éternité. Que veut dire chaos ? Que le sens n’est pas donné, Nietzsche veut dire qu’un sens ça se donne, s’invente, se construit, ça s’appelle une civilisation, depuis la naissance de la Tragédie qui est justification ou transfiguration de la souffrance. Le monde étant chaos, nous, exceptions de toutes les exceptions, avons toutes les chances de souffrir, de devoir craindre le monde, voire de périr du monde lui-même. Mais ce chaos passe son temps à produire de l’ordre, l’homme étant ce qui met de l’ordre dans le chaos du monde, fatalement pour des questions de survie. Il revient alors à l’homme de créer de l’ordre, du sens et donc du divin. [[8]](#footnote-8)

**IV. « Le surhomme » une volonté *vers* la puissance ?**

**IV.1 La figure du Christ, une transition vers le Surhomme ?**

En guise de transition, il convient de revenir sur la puissante figure de Jésus dans la pensée de Nietzsche, notamment dans l’Antéchrist, telle que le philosophe italien Massimo Cacciari l’a analysée dans *Le Jésus de Nietzsche (*2011), un peu à contre-courant des présentations habituelles. Cette figure du Christ ou de Jésus a toujours exercé une fascination pour Nietzsche. Elle lui sert d’une certaine façon à interroger cette figure énigmatique entre toutes, à côté et dans la relation à Zarathoustra et au Surhomme.

Le Christ dans sa version chrétienne incarne un moment essentiel du nihilisme, celui d’universaliser la condamnation de la vie, en intériorisant la culpabilité de la faute (le péché constitutif de l’imperfection humaine), par suite le remords, la pénitence dans ce monde ci, et le salut dans un autre monde. Le Christ serait mort pour la rédemption de nos péchés ? C’est cette interprétation que Nietzsche va récuser !!

Car il y a une autre face de la figure de Jésus. Celui qui apparaît dans les pages de l*’Antéchrist* est le maillon fondamental de la chaîne qui mène à l’idée de Surhomme. Il va paradoxalement faire de Jésus l’antithèse de cette morale religieuse dont nous avons vue qu’elle était celle du ressentiment, du « pessimisme » des faibles, la morale d’esclaves dont il tenait le christianisme pour responsable dans l’histoire occidentale. En ce sens, **l’Antéchrist, c’est la figure même de Jésus lui-même**, avant qu’on ne le travestisse en Christ-Roi, avant que Saint Paul n’en trahisse le message. Dans l’*Ante-Christ,* Jésus est « le seul vrai chrétien » et « Saint Paul déplaça tout simplement le centre de gravité de toute l'existence, derrière cette existence — dans le « mensonge » de Jésus « ressuscité ». Saint Paul a accompli cette perversion en fondant le christianisme sur l’idée de péché : le Christ meurt pour nos péchés[[9]](#footnote-9). Mais cette mort du Christ n’est-elle pas à envisager de deux manières différentes ? A travers la mort du Christ, est-ce Dieu lui-même qui meurt, ou est-ce au contraire le fils qui meure pour laisser la place entière à Dieu ? Si on choisit la première option, il faut la mener jusqu’au bout : Jésus a consacrée par sa propre mort et crucifixion celle de Dieu lui-même.. Et il annonce ainsi les germes de l’athéisme, d’un monde sans Dieu !« C’est pourquoi, ajoute Cacciari, « Dieu est mort » peut être prononcé par le christianisme lui-même, et plus encore : il en constitue l’annonce fondamentale. Le christianisme réaliserait ainsi le paradoxe d’une religion portant en elle le ferment de sa propre sécularisation, de son dépassement vers l’athéisme des esprits libres.

Le procès n’est pas nouveau, toutes les révoltes spirituelles contre le pouvoir de l’Eglise, à commencer par la Réforme, ont accusé celle-ci de trahir le message authentique de Jésus. Mais Nietzsche donne son extension maximale à cette critique. Son Jésus est le héros d’une pensée affirmative qui ignore tout ressentiment : il aime ses ennemis et répond à leurs offenses par la force à les accepter, sans leur résister. Il « reste absolument singulier, vraiment nu et vraiment étranger, insaisissable par la théologie, autant que le Surhomme, l’est par la philosophie » ajoute Massimo Cacciari. Et il ajoute : « Les mots adressés au Larron sur la croix contiennent tout l’Evangile : « si tu as senti cela, tu es au paradis, car toi aussi tu es un enfant de Dieu ». Nietzsche concentre le message tout entier sur la présence vivante de Jésus, sur la joie et le don : « Jésus est joyeux » nous dit l’*Antéchrist,* la joie de son message appartient au genre de ceux qui annoncent et incarnent « une mesure d’amour, de philia, de justice ultérieure par rapport à tout humain ». *Homo homini deus*, l’homme est un dieu pour l’homme**:** cette formule empruntée à l’*Ethique* de Spinoza donne la clé de l’événement qui a pour nom « Jésus».

Il faut se souvenir que les dernières lettres de Nietzsche, gagné par la folie, étaient signées « Le Crucifié ». Et juste avant de sombrer, il rédige cette autobiographie philosophique intitulée *Ecce Homo*, qui est le mot de Ponce Pilate désignant le Christ humilié et portant sa couronne d’épines, au seuil de la Passion. Massimo Cacciari cite la lettre à Peter Gast, depuis Turin, le 4 janvier 1889, qui rappelle que « c’est précisément le Crucifié qui, dans l’*Antéchrist* annonce la transfiguration du monde et la joie des cieux ».

 Si le Christ est « le plus intéressant des décadents », car c’est lui qui permet ls transmutation des valeurs.

**IV.2 Zarathoustra, incarnation de la *Volonté de puissance* ?**

On l’a suggéré en introduction : il manque pour fonder un discours sur le monde et sur l’homme sans Dieu l’équivalent d’un récit tel celui de la Bible. Onfray voulait écrire en ce sens une « athéologie », pamphlet anti-religieux dans lequel se complait trop souvent l’athéisme. De ce point de vue, son œuvre principale, *Ainsi parlait Zarathoustra* réécrivant le projet de la Bible sur les ruines mêmes de celle-ci, pourrait sembler la contrepartie alternative du récit Biblique : Zarathoustra enseigne que la voie de l’homme à venir est dans la puissance retrouvée de celui-ci dont le récit biblique l’avait dépossédé :

« Voyez comme Zarathoustra descend de sa montagne pour dire à chacun les choses les plus bienveillantes ! Voyez de quelle main délicate il touche même se adversaires, les prêtres, et comme il souffre avec eux, d’eux-mêmes. – Ici, à chaque minute, l’homme est surmonté, l’idée du « Surhumain » est devenue ici la plus haute réalité. Dans un lointain infini, tout ce qui jusqu’à présent a été appelé grand chez l’homme, se trouve *au-dessous* de lui. »

Il ne faut pas faire de contre-sens : la volonté de puissance est l’opposé de la volonté de pouvoir : celle-ci est réactive, elle s’exerce contre ou sur quelqu’un d’autre que soi, la volonté de puissance signifie le dépassement de soi-même, ce qui peut paraître une banalité. Elle signifie plus précisément que l’homme n’a pas à se dépasser hors de lui-même et de son monde pour aller vers un autre monde que le sien, car c’est en lui-même que se trouve le principe de son propre dépassement. Il ne

Pour Zarathoustra au contraire dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, il est acquis que Dieu est mort (prologue), ce qu’il va annoncer c’est la nécessité de surmonter l’homme, l’enseignement du surhumain : l’horizon d’un nouvel humanisme. Ce n’est pas gagné : Zarathoustra est animé par exemple d’une grande détresse : ce que j’ai à enseigner, c’est l’autodépassement de l’homme vers de nouvelles formes de vie. Il y a une urgence dramatique pour l’homme de se surmonter, de ne pas se contenter de sa petitesse, individualité, confort, de sa puissance acquise. Ce qu’on peut appeler le surhumain, la philosophie de l’avenir (*Par dela le Bien et le Mal*) c’est le renversement des valeurs passées, la reconfiguration re-création de nouvelles valeurs La dévaluation générale des valeurs comme conséquence de la mort de Dieu n’amène pas à des grandes catastrophes apocalyptiques, mais simplement à une espèce de léthargie d’apathie, d’anesthésie, (il reprochera à Wagner d’endormir les foules par sa musique hypnotique), le danger de s’éteindre doucement ou pire, de vivoter, en essayant de se conserver, l’instinct de conservation a été maintes fois critiqué par Nietzsche comme la moitié de la compréhension du vivant.

Le point essentiel réside en ceci : toute puissance qui se maintient est déjà une puissance en déclin, si elle ne se renouvelle pas, elle décline. On reconnait ici aussi une parenté avec Spinoza : la véritable puissance est toujours d’aller d’un degré moindre vers un degré supérieur. La « volonté de puissance » en allemand « Will zur Macht » est chez Nietzsche volonté vers la puissance.

**IV.3. L*’amor fati* et *L’éternel retour***

Cette thèse est la plus surprenant, d’autant qu’elle semble contradictoire avec sa thèse d’un devenir humain qui serait dépassement de soi

 En effet, l’*Hübermensch*, l’homme supérieur qui a donné lieu à tant de contre-sens, depuis la grande brute aryenne, Superman, jusqu’à une nouvelle espèce d’homme à venir. Rien de tel, « l’homme supérieur » n’est pas supérieur au sens hiérarchique du terme, l’homme de pouvoir sur les autres, sur la nature, mais l’homme qui se dépasse lui-même.

Du coup, la volonté de puissance est le contraire de vouloir transformer les choses, ou sur une situation. L’exemple du Christ est celle d’une indifférence à la mort violente qui lui était faite comme moyen de surmonter son humanité vulnérable et congédier un Dieu qui n’avait plus lieu d’être. Son injonction à l’*amor fati* -l’amour du destin-, et sa thèse énigmatique de *l’éternel retour* nous incite : l’amour de ce qui arrive, quoiqu’il arrive tel que l’envisageait autrefois les stoïciens (Epictète et Marc Aurèle). Aimer la vie, sa vie au point de l’accepter sans vouloir la changer, l’améliorer, ou la refuser, tel est l’enjeu de la thèse de *L’éternel retour* pour Nietzsche. [[10]](#footnote-10)Croire que notre vie aurait pu être autrement que ce qu’elle a été est ici encore faire preuve de superstition : vouloir changer les choses de manière à les faire dépendre de ce que je voudrais quelles soient ? Là encore la proximité avec Spinoza est flagrante ; les passions tristes ont leur source dans le fait de ne pas accepter l’ordre du monde dont je fais partie. Et vouloir à l’inverse revivre sa vie à l’identique une infinité de fois radicalise les choses : le faible n’aime pas ce qui est la vie, une diminution de sa puissance, le fort, animé par la volonté de puissance, dénué de tout esprit de vengeance, veut le retour, avec sa vie propre, le retour de tout ce qui est, et l’enveloppe.

 Marc Launay et Jean Mouzet justifient ainsi cette thèse paradoxale, sur laquelle je n’ai pas beaucoup travaillé, et je préfère leur laisser la parole :

 « Vouloir l’éternel retour de tout ce qui est serait donc la plus haute affirmation de la vie. Quant à y croire au sens d’une « vérité en soi », cela n’aurait aucun sens pour Nietzsche. Mais il pensait que l’éternel retour était l’hypothèse scientifique la plus probable : […] l’Univers, ensemble fini de forces de quanta d’énergie, doit fatalement revenir un nombre infini de fois dans un temps infini. Il vaut que dans les millènaires à venir, l’homme incorpore cette idée, la veuillent et l’aiment : |…]agis de telle manière que puisses vouloir l’éternel retour de ta vie tout entière. Il s’agit alors bien moins d’éliminer les heures de souffrances (qui peuvent intensifier la volonté de puissance) que d’en métamorphoser chaque instant sans plus croire en un arrière-monde, en aucune finalité de l’univers ou de la vie ; pas même la mort. Cette pensée la plus lourde devrait avoir pour effet de fortifier les forts et de de pousser les faibles au désespoir et à l’anéantissement. » in Philo Magazine Hors Série*, Nietzsche, l’antisystème*

Le sens éthique est assez simple : « *Ma doctrine dit : vis de telle sorte que tu puisses souhaiter de revivre, c’est le devoir |…] » « Ne pas regarder vers de béatitudes, bénédictions et graces lointaines et inconnues, mais vivre de manière à vouloir vivre encore une fois et à vouloir vivre ainsi pour l’éternité ! » … » Cette doctrine est douce avec ceux qui n’y croient pa, elle ne connait ni d’enfer ni de menaces. Celui qui n’y croit pas porte dans sa conscience le sens d’une vie éphémère*. »

Paolo d’Orio ajoute que « L’éternel retour est l’expression d’un univers qui n’est régi par aucune structure fixe ni aucune intentionnalité. »

IV.**QUELLE ACTUALITE DE NIETZSCHE ?**

Le Surhomme, expression d’un humanisme sans Dieu ? **L’humanisme sans Dieu, c’est le pouvoir d’augmenter notre puissance** de penser et d’agir.

Un contresens radical serait de confondre **puissance de** et **pouvoir sur** : pouvoir de l’homme sur lui-même ou sur les autres, pouvoir de l’homme sur la nature. Dans le premier cas, pouvoir de transformation bio-technologique dans le premier cas, en quête d’une post-humanité, le mythe d’un homme augmenté traduisant le nihilisme d’une humanité diminuée ; dans le second cas, ce serait un pouvoir de l’homme d’asservir la nature à ses désirs, qui mettrait l’homme au centre de la nature ou du monde l’augmentation en pouvoir peut se payer en perte de puissance, en perte de puissance, ce n’est en aucune manière une capacité de domination de soi, de sa nature et de la nature, c’est le pouvoir de s’insérer au contraire dans les lois de la nature pour contribuer à la propre puissance de la nature.

**Trois conclusions** : l’une concerne le devenir de la religion ou le retour du religieux, l’autre le nihilisme non plus de l’homme européen, mais celui que l’on pourrait appeler **l’homme mondialis**é, et enfin, maladie et « Grande santé » chez Nietzsche, permettant d’aborder la question de l’homme malade de lui-même, en lien évidemment avec la spécificité des pandémies, l’homme contagieux transmettant sa propre maladie (laquelle ?) à l’échelle du monde entier, voire qui inocule sa maladie à la nature entière elle-même.

1. Sur le devenir de la religion, quelques mots qui ne font qu’effleurer le sujet. Certes, il y a toujours des croyances religieuses vivaces et persistances mais y’a t’il toujours cette même puissance régulatrice ? Nous ne sommes plus dans une société dans laquelle l’Eglise impose encore ses normes. Celle-ci dispose cependant d’un discours normatif en particulier sur le rapport de l’homme à son propre corps, touchant les questions liées à la reproduction de la vie : normes sexuelles, modes de gestation, avortement… Et ceci paradoxalement alors que se révèlent les scandales sexuels dans l’Eglise catholique. [[11]](#footnote-11)

Un autre problème est la montée du fanatisme en parallèle du désenchantement du monde. La montée et la généralisation de la violence est plutôt un signe de l’effondrement des normes qu’un signe de leur résurgence, les normes religieuses disent toute de ne pas tuer, crime ni génocide, ni crime de masse. On est dans le reflux et de la dérégulation généralisées à tous égards cela va plutôt dans le sens du diagnostic de Nietzsche dans le sens de l’effondrement des valeurs.

**2. L’homme mondialisé ?** Comment ne pas voir dans le diagnostic sans complaisance qu’il dressait de l’homme européen à venir son extension universelle à l’échelle du monde :

**« Qu’on nomme « civilisation » ou « humanisation » ou « progrès »** ce que l’on tient pour la marque distinctive des Européens ; [….] les Européens se ressemblent toujours davantage […] il s’affranchissent de tout milieu *déterminé*, générateur de besoins identiques, pour l’âme et le corps, durant le cours des siècles; ils donnent naissance peu à peu à un type d’humanité essentiellement supranationale et nomade qui, […] possèdent comme trait distinctif le don et le pouvoir de s’adapter. Ce processus *d’européanisation,* dont le rythme sera ralenti par d’importantes régressions, mais qui de ce fait croitra peut-être en violence et en profondeur-les furieuses poussées de « sentiment national »|…] de même que la montée de l’anarchisme, aboutiront à des résultats que |…] les apôtres des « idées modernes » étaient très loin d’escompter. Les conditions nouvelles entraineront en gros l’apparition d’hommes tout pareils et pareillement médiocres -hommes grégaires utiles, laborieux, diversement utilisables et adroits-(…] ouvriers bons à tout, bavards, faibles de volonté et utilisables à toutes fins, qui ont *besoin* d’un maître, d’un chef autant que de leur pain quotidien ; bref alors que la démocratisation de l’Europe engendrera un type d’hommes préparés à l’*esclavage* au sens le plus raffiné du terme, l’homme *fort [*…] représente le cas isolé et exceptionnel. […] Je veux dire ceci : que la démocratisation de l’Europe est en même temps, et sans qu’on el veuille, une école de tyrans, ce mot étant pris dans toutes ses acceptions, y compris la plus spirituelle. » *Par delà le bien et le mal,* 242

Le nihilisme contemporain n’est pas seulement celui de l’homme européen, mais celui de **l’homme mondialisé,** interconnecté, interchangeable ? Le diagnostic prémonitoire de l’homme occidental, étendu à l’homme mondialisé, représentant d’une humanité déclinante et prônant un humanisme décadent n’est-il significatif de deux conséquence majeures : l’homme uniforme de besoins superficiels mondialisés, l’homme déraciné, confiné dans une médiocrité qui le soumet à la tyrannie des puissants, au sens où ceux-ci disposent des pouvoirs sur les faibles anémiés?

**3 Maladie et grande santé.** Cette humanité déclinante n’est-elle pas le signe que l’homme est affecté d’une maladie contagieuse qui propage l’ensemble de l’humanité, se contamine lui-même ? Qu’est ce en effet que la maladie de l’homme si elle n’est pas seulement médicale, mais aussi dimension anthropologique et frappe l’espèce humaine ? C’est la vie qui se trouve en jeu, la valeur de la vie, non pas une vie, « un petit virus a mis à genou la moitié de l’humanité, mais c’est la nature dans son ensemble qui se trouve mise en jeu, le virus participe de son équilibre du vivant, mais c’est la nature qui déséquilibre notre propre vivant humain, c’est nous qui sommes en déséquilibre., ou responsable de ce déséquilibre.

 La « grande santé nietzschéenne n’est pas la « bonne santé », au sens de la santé physiologique, simple conservation du corps en vie, dans la sécurité d’une vie qui consiste à survivre. Elle inclut la maladie comment moment ontologique de la vie : au lieu d’être versant négatif de la vie, le contraire de celle-ci, restriction, (dé)périssement ou handicap, la maladie est moyen pour atteindre une vie supérieure ou au moins une lucidité qui, sans cela, n’aurait pu advenir. Elle met en jeu une force qui la dépasse et consiste dans une expansion de la puissance (ainsi dans l’art, les génies mettent la maladie en œuvre comme moyen d’atteindre une expression supérieure que sans cela, n’aurait pu advenir). La santé, le plaisir, le bonheur, la béatitude de l’âme ne sont pas des biens suffisants, mais au contraires des vertus dormitives, qui empêchent la dynamique de la puissance de s’intensifier. « Là ou la volonté de puissance fait défaut, il y a déclin. ». Contre la petite santé végétative, il prône la grande santé, au risque de la maladie, de la mort, de la souffrance. Assimiler les plus grandes souffrances, telle est la grande santé : « *Le fait d’être malade peut-être un stimulant énergique de la vie, du « plus-vivre* ». » :

 « Vivre, -cela signifie pour nous : changer constamment en lumière et en flammes tout ce que nous sommes ; de même aussi, transformer ce qui nous frappe. Et pour ce qui est de la maladie, […] est-il seulement possible, de nous en dispenser ? Seule la grande douleur est l’ultime libération de l’esprit. Seule la grande douleur, cette longue et lente douleur, qui prend son temps |…] nous contraint |…] à descendre dans notre dernier abîme, |…] Je doute que pareille douleur « améliore »-mais je sais qu’elle nous *approfondit*. » *Le Gai savoir*, préface

Mais il y a deux sens à la maladie, celle qui contribue à l’expansion de la grande santé, à la vitalité du corps, et celle qui contribue à son déclin et submerge la vie. Soit la vie résiste à la maladie, soit la maladie résiste à la vie et met en péril celle-ci.[[12]](#footnote-12)

De ce second point de vue, la maladie, c’est l’épuisement des force vitales de l’homme, qui provoque le dégoût de l’homme à son propre égard. De ce point de vue l’homme est à lui-même son propre virus, parasite invisible qui lui enlève la force et contribue à son affaiblissement morbide, et à sa propre diminution, la petitesse de l’homme du fait de sa perte de volonté. « Nous sommes fatigués de l’homme de l’homme : « c’est ainsi p/43

Qui peut en période du nihilisme, de déclinisme actif peut contribuer à créer de nouvelles configurations pour la société ? Pour Nietzsche ce sont des mouvements très lents, difficiles à mettre en œuvre collective, mais ce renouvellement est-il à l’œuvre, quels signes en avons-nous ? L’art compte comme l’exemple de l’exposition déjà notée ***Ecce homo* de Ernest Pignon-Ernest**, dans laquelle celui-ci reprend les symboles religieux, artistiques, pour les exporter dans un contexte non religieux et contribuer ainsi à les dédiviniser.

Mais on est encore dans la phase descendante du nihilisme passif, encore en attente de reconstruction de quelque chose. Les 2 siècles annoncés par Nietzsche ne sont pas terminés, on se donne rendez-vous pour en discuter dans 50 ans à l’UPA.

1. . Le sous-titre de *Ecce Homo, comment on deviens ce qu’on est*, donne prise à confusion, voire à contre-sens, comme beaucoup des formules choc de Nietzsche. Si cela veut dire « trouver sa personnalité », c’est alors un slogan de stages de développement personnel, qui développent la performance, l’évaluation de soi, l’adaptation réussie. Alors qu’il y a chez Nietzsche comme chez Spinoza une critique radicale d’un « moi » individuel, doué d’une conscience de soi, qui serait surplombant, auto-suffisant, qui déciderait de ses actions. Non, c’est s’intégrer à une nécessité qui, en nous, reste en partie impersonnelle. Cette conception est proche de *l’amor fati*, de l’amour du destin qu’il revendique comme expression de sa vie, comme nous le verrons en fin de ce texte. [↑](#footnote-ref-1)
2. . Telle la « volonté de puissance » qui n’est pas une volonté de pouvoir sur les autres. [↑](#footnote-ref-2)
3. . Kant est un de ceux qui précipitent la mort de Dieu dit Nietzche, même si Kant revient à la loi morale, et à la religion plus tard, mais à une religion morale, non à une Eglise. Dans la *Critique de la Raison Pure*, Kant met des limites à la connaissance elle-même, il n’y a pas de connaissance possible d’un en soi, d’un absolu, on ne peut rien en dire, Dieu continue de s’effondrer. Ensuite, cet affaiblissement provient de l’anéantissement progressif des représentations imaginaires d’un autre monde quel qu’il soit, sur-monde, arrière-monde. On retrouve ici la filiation avec une tradition qui depuis Spinoza (pas de Dieu Transcendant) fait de la religion une aliénation des esprits par l’emprise de représentations imaginaires. [↑](#footnote-ref-3)
4. . Au fond il ne peut y avoir de définition conceptuelle de la notion de vie chez Nietzsche, elle est indicible, elle est ce par quoi ses effets surviennent dans les manifestations de l’art, le jeu, la tragédie les hommes hors du commun qui marquent une étape, un nouvel ordre qui se dessine dans le désordre. Pour moi, Van Gogh par exemple dont la folie est la source mais aussi le produit de la nouvelle norme du monde. Mais ce n’est que rétrospectuiment que de tels hommes hors du commun transmettent leur héritage. [↑](#footnote-ref-4)
5. . Comte-sponville dans *L’Esprit de l’athéisme,* (2006) développe la question de la spiritualité en l’absence de Dieu et de croyances chrétiennes, mais sans se couper des valeurs universelles dont elle est l’incarnation. Luc Ferry, *L’homme-Dieu ou le sens de la vie* (1996) montre un double processus à l’oeuvre: une humanisation du divin d’une part et une divinisation de l’humain d’autre part. le divin aujourd’hui n’est plus une donnée extérieure, une transcendance supérieure, mais il s’enracine dans la conscience et la subjectivité humaine, elle fonde donc un nouvel humanisme que l’on pourrait dire humanitaire. Voir recension de M. Soulier intitulée « Une nouvelles mystique ? » [↑](#footnote-ref-5)
6. . Voir le suicide collectif comme dans certaines sectes [↑](#footnote-ref-6)
7. . Voir Lecointre *La nature est bien faite*, conf You tube [↑](#footnote-ref-7)
8. Vire par exemple Lecointre conférence *La nature est-elle bien faite ?* you tube, dont l’inspiration est étonnement

 spinoziste [↑](#footnote-ref-8)
9. . M. Onfray dans son *Traité d’athéologie* ((2005) reprenant Nietzsche sans le dire, relève le même rôle de Saint Paul. Voir Ch. II, « La contamination paulinienne », dans laquelle il observe que le Jésus primitif ne condamne aucunement la vie, alors que Paul promulguera la haine du corps, des femmes, du monde et de la vie, sur la base desquelles se fondera le christianisme. Il cite la seconde épitre aux Corinthiens : « Je me complais dans les faiblesses, les insultes, les contraintes, les angoisses pour le Christ ! Car lorsque je suis faible, c’est alors que je suis fort. ». Onfray proclame l’urgence d’un athéisme augmenté dans une époque où il ne s’agit plus de la mort de Dieu, mais bien de son retour. Devant une telle ambition, légitime, son Traité est bien décevant. [↑](#footnote-ref-9)
10. . Commentant son roman *Love me tender*, Constance Debré se recommandait de *l’amor fati* nietzchéen disait récemment sur Franc Inter le 17 mai « Comment on fait avec le réel lorsqu’il s’oppose à vous ? C’est quelque chose qu’on sait tous, c’est la question tout simplement du destin. On pense très souvent qu’on ne pourrait pas supporter telle ou telle situation, et on ne sait pas si on sera à la hauteur et en réalité on l’est toujours, c’est la grande faculté d’adaptation, au réel. Nietzsche disait *amor fati*, aime ton destin, il faut aimer ce qui nous arrive et y trouver son compte. Soit on change le réel si les choses ne marchent pas, le réel malheureusement ne répond pas toujours à nos demandes, je crois que je n’apprends rien à personne. Eh bien, il faut s’adapter, c’est en cela que la question de la liberté est intéressante. » [↑](#footnote-ref-10)
11. . Par exemple, les reportages sur la chaine parlementaire LCP en 2019 et 2020. [↑](#footnote-ref-11)
12. . La conception psycho-physiologique de la maladie chez Nietzsche a profondément marqué le philosophe médecin Georges Canguilhem. [↑](#footnote-ref-12)